

# **JEAN DES VILLES**

Le métro. Les entrailles de la terre pour les *hurbains*. Les lumières, électriques, vaporeuses. Le bruissement des lumières. Une double rangée de rails servent de filet, les murs de chaque côté du court se renvoient les sons jusqu'à leurs dissolutions les uns dans les autres ils se confondent avec le bruit de l'air. Les pas sur le goudron, le balai, les gouttes... Brouhaha en apparence sans conséquence. Les usagers enfermés dans une bulle de silence, d'intimité. Lui aussi, comme les autres. Ni grand, ni petit. Ni brun, ni blond. Ni trop pâle, ni trop bronzé. Ni Louis le Fainéant, ni Alexandre le Grand, Jean le normal pourrait-on dire.

L'horloge mesure le temps, obstinée. Apparition régulière – Dieu merci – de la rame, va et vient de 5h00 à 22h00, d'Est en Ouest, du Nord au Sud. Des serpents métalliques lancés sur les rails indifférents de la normalité matinale. Le souffle artificiel des portes mécaniques qui s'ouvrent, qui se ferment, sur les usagers. Des essaims de... vomis et ingurgités. Trois mètres cinquante deux théoriques avant qu'il ne soit happé à son tour. Jean s'avance, machinalement. Le pied sur le pas de la porte, l'alarme rugit la fermeture des portes. Mais l'homme saute sur le quai qu'il vient de quitter. Un morceau de chemise, retenu par l'engin, s'en va seul vers le poste de travail quotidien. Jean, encore tout étourdi par son instinct regarde son bonheur partir à vive allure. Il s'assoit sur un banc soigneusement découpé en trois parties égales par les ingénieurs de la sécurité, de la propreté. Il regarde passer la rame

n°5 qui l'attend, un temps, régulièrement, et qui s'enfuit, frustrée, avec les minutes de retard négligemment jetées par l'homme préoccupé. Le temps légitime s'est écoulé, l'homme se met à penser. Il faudra voir un médecin pour se justifier et ne pas être licencié: corps HS, en maintenance.

\* \* \*

Une place carrée, encerclée par un défilé de voiture qui vont d'un point A à un point B, consciencieuses. Le soleil encore doux réchauffe sa peau, à l'air libre. Face à lui une série d'images éveille le désir, à leurs côtés, les prix sont indiqués. Deux heures de travail pour une journée de séduction, quatre pour un mois de liberté illimitée à la maison, cent pour changer d'horizon. Encore une cuillerée de sucre pour chasser l'amertume du café. Il veut lui aussi pouvoir assouvir ses envies... Il ne peut s'empêcher de regarder ces images - « ces tentatrices immobiles » se dit-il, envieux... Le pouvoir de l'envie sur sa vie l'ennui. Jean, tout étourdi par la bonne conscience d'autrui, regarde passer les heures, pris dans un tourbillon de culpabilité pour le travail manqué: une mère passe avec ses enfants, et la famille est trahie; un touriste s'est égaré, les vacances sont abolies; un mendiant handicapé repose sur le trottoir, la chance est jetée aux orties. Fou de tant de confusion, Jean ferme les yeux et se concentre sur le

vacarme qui l'entoure. Les sons s'harmonisent: le caoutchouc se frotte sur le bitume, l'acier percute la pierre, le verre cogne contre le plastique dur. Le tympan répercute tout ces sons, le cerveau les traduit et la mémoire les identifie: un pneu sur la route, une porte contre un mur et une bouteille sur une table. Jean se tourne peu à peu vers l'extérieur. Il fredonne avec l'automobiliste un air connu donné par la radio, il sourit à la voisine qui jette l'eau de lavage sur le trottoir, et regarde l'éternel retraité demander courtoisement au garçon le quotidien du jour. Jean se lève et paie.

\* \* \*

La rue, des rues entrelacées. Tout autour, les murs répercutent l'annonce scandaleuse d'une sirène sans queue ni tête et seules les ombres rappellent la présence du soleil. Il y a danger, un accident ou bien une agression. L'attention se fixe et se noie dans le signal sonore. Le mal est parmi nous. La rue s'agite un instant, prise de soubresaut. Les pas s'accélèrent tant que dure la musique puis tout reprend de plus belle. L'alarme est passée mais son souvenir s'est emparé des cœurs et des discussions. Jean repart dans ses pensées. Pourquoi n'est-il pas monté dans la rame habituelle? Pourquoi est-il redescendu du train-train quotidien? Un acte de rejet primaire ou un acte de fatigue temporaire... un moment de folie sans doute. Il s'était pourtant levé, en début de

matinée, comme tous les jours, hors vacances et jours fériés. Le café n'était pas très bien passé, bien sûr, mais ce n'était qu'un peu d'acidité. Et maintenant il ne sait plus où il est, peu importe après-tout. Près d'une porte, plutôt semblable à sa voisine, trois pigeons posent sur le rebord d'une fenêtre. Ils s'écartent un peu pour laisser passer Jean qui regarde furtivement à travers la vitrine. La marionnette qu'il y aperçoit retient son attention. La figurine aux os en bois et à la peau de tissu tient dans sa main un crâne doré, une attitude étrange pour une poupée. Il n'a jamais vraiment fait attention aux poupées que sa femme achète pour sa fille. Il décide d'entrer, Noël approche.

Quand il entre dans la boutique, trois jeunes gens ne lui prêtent pas vraiment attention. Derrière une table, à l'entrée, une chaise vide monte la garde. Jean s'immobilise instinctivement aux abords de la table. Y repose une boîte en fer émaillée, un carnet de ticket à peine entamé et plusieurs catalogues identiques, la marionnette de la vitrine en couverture. Dans la salle, des piédestaux en imitation marbre présentent d'autres marionnettes, d'autres *Scènes de la vie quotidienne* - selon le titre du catalogue – bien éloignées de son quotidien.

\* \* \*

L'exposition loue le travail des champs, des artisans et des

ouvriers, l'amour des parents au coin du feu et des amants au clair de lune, tous ces moments qui disparurent avec le temps, mis en valeur une dernière fois.

Encore plongé dans ces heureux souvenirs qu'il n'avait pas connu, Jean partit pisser. Derrière la porte, l'on n'y voyait même pas le bout de son nez. Après quelques tâtonnements, il découvrit, d'un même mouvement, l'interrupteur, son erreur et un sol jonché de poupées. Elles étaient usées, amputées ou incomplètes, de simples bouts de bois et de tissus qui contrastés amèrement avec l'humanité déglacée par les héroïnes sur leurs piédestaux en imitation marbre. Étrangement pris de tristesse, Jean referma la porte brusquement, il y était écrit *Débarras*.

Lorsque Jean demanda, gêné, à la jeune fille de l'entrée ce qu'elle pensait du débarras, elle répondit avec désinvolture « erreurs de création », « simples essais en vue d'une œuvre majeure », « démodés », toutes ces raisons qui amènent le maître, et son public, à se désintéresser de ses créatures. Jean se sentit honteux du pincement au cœur qui le prit en entendant ces mots, ce n'étaient pourtant que des pantins dépourvus de tous sentiments. Pour faire bonne figure, et dérouté par les prix élevés des œuvres exposées, Jean ne posa plus de question et partit sans se retourner.

Tirillé entre la beauté de ce qu'il venait de découvrir et le dégoût de ne pouvoir offrir une simple poupée à sa fille, Jean entrevit le paradoxe de l'expo qu'il venait de quitter: l'artiste avait

le temps de représenter ceux qui n'en avaient pas, et gagnait sa vie en vendant une image fantasmée des leurs à ceux qui les leurs prenaient.

\* \* \*

Une fois le seuil franchi, la frustration se mua en colère. D'abord contre la jeune fille de l'entrée qui lui avait répondu avec un certain mépris, voir, comme disait l'humoriste, un mépris certain. C'était, sans doute, elle aussi qui avait laissé la porte du débarras ouvert. Cette saloperie de débarras, plein de poupées pourries, qui l'avait sortit de sa douce rêverie. Il s'emporta alors contre l'artiste qui laissait se perdre des objets qu'il vendait si cher par ailleurs. « Bien trop cher! s'exclama-t-il silencieusement, quand on pense qu'il suffit d'un peu de bois et de tissus, d'être un peu doué de ses mains et le tour est joué. » Sa colère se tourna donc contre le Jean d'avant, assez bête pour remplir ses cahiers de leçons plutôt que de dessins, pour se concentrer en maths et en français plutôt qu'en musique et en arts plastiques. Il maudit son travail puis se maudit lui-même de ne pas y être allé. Ce n'était pas en trainant dans la rue qu'il pourrait s'acheter des poupées... « des poupées! » sa conscience ironique éclata d'un grand rire jaune.

Au coin de la rue, un kiosque surgit d'un passé pas si vieux. Tout absorbé par sa frustration, Jean ne le vit pas. Il le

percuta et s'emmêla les yeux dans le présentoir. Perdu au milieu des journaux, des bonbons et de divers artefacts bon marché, son regard cherchait à se stabiliser. Quand les étoiles se dissipèrent, Jean s'aperçut qu'il faisait face à un petit mannequin en plastique rose, vêtu d'un complet bleu.

\* \* \*

« On dirait Papa! », Clara, la fille de Jean, venait d'ouvrir son troisième cadeau et entreprenait de le déshabiller. A la stupeur de tous les présents, Jean inclut, sous le complet bleu apparut le costume de Superman.

FIN